

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1966)
Heft: 58

Artikel: Les toutou-les touristes : avons-nous encore une chance de les attirer et de les retenir? L'exemple du Club-Méditerranée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Domainede la publicité

58

Bi-mensuel romand
N° 58 8 septembre 1966

Rédacteur responsable : André Gavillet

Le numéro : 70 centimes

Abonnement pour 20 numéros :

Pour la Suisse : 12 francs

Pour l'étranger : 15 francs

Changement d'adresse : 50 centimes

Administration, rédaction :

Lausanne, Case Chauderon 142

Chèque postal 10-155 27

Imprimerie Raymond Fawer S.A., Lausanne

Aux articles de ce numéro
ont collaboré :

Gaston Cherpillod

Jean-Jacques Dreifuss

André Gavillet

Henri Galland

Pierre Liniger

Jacques Morier-Genoud

Christian Ogay

C.-F. Pochon

Le N° 59 sortira de presse le jeudi 29 septembre 1966

Les toutou-les touristes Avons-nous encore une chance de les attirer et de les retenir? L'exemple du Club-Méditerranée

Le tourisme est la principale activité économique du canton de Vaud. Le rapport de la commission extra-parlementaire (rapport Tissot, janvier 1966) qui a étudié les répercussions du tourisme sur l'économie générale donne les chiffres suivants : 1,8 milliard de mouvement d'affaires annuel; 400 millions de recettes. Le tourisme, première industrie du canton de Vaud. Inutile de souligner son importance pour le Valais ou Genève, bref pour l'ensemble du pays. Question préalable : faut-il attendre du tourisme autre chose que des francs ? Le tourisme s'est attiré un certain nombre de solides préjugés : il développerait une servilité de portier; par goût de l'argent, il cultiverait un folklore inauthentique offrant à l'étranger l'image pittoresque du pays que le voyageur espère trouver : ah ! ces arnaillis, ces cors des Alpes. En un mot, le tourisme passe pour être un peu putain.

Cette caricature n'est pas gratuite : à travers le portrait-chARGE on reconnaît souvent le modèle. Les méfaits touristiques existent. Que de paysages — c'est le pire, le péché impardonnable — irrémédiablement abîmés, partout, en Europe; et plus particulièrement, quel incroyable saccage de la Méditerranée !

Mais le tourisme n'est pas par nature criticable. Aussi il vaut la peine de s'arrêter à cette notion de servilité.

La courbette devant le client

Il en est des services comme du commerce. Il ne sont pas humiliants quand chacun y trouve son compte. Une certaine cordialité d'accueil, ou une politesse prévenante, ou une manière de bien recevoir n'abaissent ni l'hôte ni le client. La qualité de la marchandise offerte à son prix juste a pour vertu d'effacer le prix. L'argent est ramené à son rôle de monnaie d'échange, d'intermédiaire. Tout devient corrompu lorsque c'est à votre portefeuille qu'on en veut primordialement. L'échange des services et des marchandises, né des rapports humains, la recherche du fric les dissout.

Ces propos ne sont pas moralisants; ils commandent l'évolution du tourisme. Partout il faut sauvegarder l'exploitation du client. Cela signifie, en termes non de censeur, mais d'économiste, que le client aura droit ou au service véritable (on peut le trouver aussi dans des auberges modestes), ou alors au self-service. Là encore le commerce donne le ton et éclaire l'évolution probable du tourisme. Ou bien le commerçant fournit des prestations particulières : renseignements, livraisons, conseils avertis, réparations après vente, ou bien le client choisit sur catalogue et empêche le rabais du discount-house.

Quel tourisme ?

L'étranger n'est pas seulement nuitée d'hôtel. Il peut peupler des cliniques, des pensionnats, des caravanes, des chalets, des colonies de vacances. Le tourisme d'une ville tête d'étape n'est pas de même nature que celui d'une station, etc...

Il est donc vain de parler tourisme comme d'une abstraction avec des formules qui seraient valables pour Genève et la Givrine.

Mais sont en discussion aujourd'hui les formes nouvelles du tourisme : les villages de vacances, les séjours tout compris avec voyage en avion. Le rapport Tissot donne quelques exemples particulièrement frappants de ces nouvelles formes de tourisme. Un, parmi d'autres.

« Alors que le coût normal de l'avion pour Tunis, aller-retour, en classe économique, est de 534 fr., le forfait de deux semaines, y compris le transport de Tunis à une station de séjour est offert à 614 fr. Ainsi deux semaines de séjour ne coûtent plus que 80 francs ! »

Quand de telles possibilités sont offertes de gagner

le Sud (beau temps garanti), il faut admettre que le tourisme romand ne peut se contenter des positions acquises.

Le Club Méditerranée à l'examen

La réussite la plus spectaculaire du tourisme contemporain, c'est le Club Méditerranée. Il a déjà suscité une abondante littérature où se mêlent reportages et publi-reportages; chacun sait désormais que colliers-bars et parées font partie des déguisements contemporains. Et que de dissertations pour savoir si l'amour y est plus libre qu'en d'autres lieux de vacances ! Mais tout cela est assez superficiel. Nous avons observé de près un village du club, celui de Montalivet, en Gironde, dans le Haut-Médoc, sur l'Atlantique. La publicité le présente comme un camp familial. Pas d'animateurs pour faire chanter « et maintenant tous en choeur ». Les vahinés y sont rares. Les moullets de tous âges y pullulent. Leurs cris peuplent les nuits plus que les soupirs d'amour; et les fessées (ce que les mères françaises ont la fessée facile !) créent de jour le fond sonore sentimental. Bref, de bonnes conditions pour une étude du fonctionnement économique du club, sans digressions.

Description de l'aménagement

Une très belle plage; derrière la dune, une pinède de bonne odeur. Le camp est implanté sur un espace vierge; il a donc pu être aménagé selon les principes d'un urbanisme simple. Le village a la forme d'un demi-cercle face à la mer. A l'extérieur, sur la demi-circumférence, la route d'accès, les parkings. Aucune circulation à l'intérieur du camp. C'est élémentaire peut-être, mais combien efficace. On s'étonne d'ailleurs que de nombreux villages n'aient pas, de même, trouvé les moyens d'éliminer la circulation intérieure, quitte à redécouvrir les possibilités agréables de déplacement interne que sont les vélos, les vélosolex, etc. Au centre, les lieux collectifs : la cantine, le bar, le magasin, le cinéma, le théâtre en plein air, la salle de danse, les terrains de jeux. Le plan du village et son implantation expliquent pour une bonne part le succès du camp. On dira qu'il est plus facile en France, où les espaces sont larges, d'avoir les coudées franches. Il est vrai. Mais, en Suisse, même là où l'espace existe, dans de nombreuses stations, on construit aujourd'hui encore sans plan d'ensemble. La spéculation vient récemment de se jeter sur les possibilités nouvelles de la propriété par étage. On bâtit n'importe comment, n'importe où des immeubles à revendre au détail. En Valais, que de pitoyables exemples, actuellement en chantier !

On dit encore : le Club Méditerranée plante, monte, démonte des tentes, des huttes. Dans ces conditions, il est facile de tenir compte des règles de la géométrie. C'est si vrai que n'importe quel camp de cadets, d'éclaireurs, de soldats répond à un plan. Le Club Méditerranée, c'est le scoutisme supérieur. Oui, mais c'est quand on construit en dur que les règles d'aménagement devraient être plus impérieuses encore. Et des villages entiers seront chez nous à construire si notre tourisme veut progresser; leur aménagement devrait obéir aux règles modernes de l'habitat.

Quand on parle d'urbanisme, surgissent toujours les mirifiques projets de cités-satellites. Des spéculateurs s'efforcent d'habiller de modernisme ou de futurisme des affaires mal étudiées et qui ne correspondent à aucun besoin réel.

En revanche, des villages de vacances, à une échelle plus modeste (l'habitat temporaire n'exige pas les mêmes investissements qu'une ville) et réaliste (car la demande existe) permettraient d'expérimenter, de manière saine, les principes d'un aménagement du territoire.

(Suite page 2)

Prospective horlogère: Quelle sera, demain, l'heure exacte?

Suivant sans complexe les exemples de Kodak et de la SNECMA (Société française productrice des turbo-réacteurs propulsant les Mirage et les Etendard de la force de frappe gaulliste), la Fédération suisse des Associations de fabricants d'horlogerie (F.H.) a constitué, en février 1963, un « groupe d'études prospectives ». Les horlogers, dont l'unique vocation était de cerner le présent au centième de seconde près, s'entraînent à ausculter l'avenir, et à tapoter sur le baromètre du temps de demain.

A une dizaine de reprises, des représentants de l'horlogerie, M. Gérard Bauer en tête, le Professeur P. Goetschin, de Lausanne, M. Ph. de Weck, directeur de l'UBS et quelques autres, en tout une quinzaine de personnalités, se sont donc réunies pour écouter des exposés, discuter et brainstormer sur l'avenir. Les résultats de cet effort collectif de réflexion sont consignés dans un rapport dont la première version circule actuellement. D.P. en donne quelques aperçus. L'avenir de l'horlogerie intéresse en effet non seulement une part importante de la classe ouvrière, mais des régions entières du pays. A tous les points de vue donc, la discussion doit être élargie; elle mérite d'être publique et non confidentielle.

Faisons abstraction de...

La prospective, selon la définition officielle donnée par le Centre international de prospective, fondé à Paris en mai 1957, la prospective est « l'étude des causes techniques, scientifiques, économiques et sociales qui accélèrent l'évolution du monde moderne et pour la prévision des situations qui pourraient découler de leurs influences conjuguées ») a donc son jargon et ses rites. On les retrouve dans le rapport des horlogers : l'inévitable éloge de la pseudo-philosophie de Gaston Berger (père de la prospective considérée comme une « conversion du regard, tourné vers l'avenir », un choix d'aphorismes sentencieux de Louis Armand, et de fréquentes citations des « Futuribles » de Bertrand de Jouvenel (à vrai dire la plus intéressante et la plus farfelue des publications prospectives). Ces références sont la traditionnelle garniture de ce genre de rapport. Mais vous n'êtes pas obligés de manger le cresson.

Les auditions et les conclusions

Le Groupe horloger a entendu entre autres le Professeur Balandier, sociologue spécialisé dans les problèmes du Tiers-Monde, M. F. Hummler que sa qualité d'ancien délégué aux possibilités de travail a

familiarisé, sans doute, avec les sujets les plus divers, M. J. de Launay, Directeur général du Bureau européen de la jeunesse (ce que le pouvoir d'achat des jeunes peut préoccuper les industriels !) Ces auditions et bien d'autres encore pour aboutir à quelles conclusions ? Le rapport de la F.H., rédigé par G. Giovannini, ne présente qu'un honnête bilan sans plus, et ni par son ton, ni par ses informations il ne provoquera de choc salutaire chez ceux qui pensent que la montre suisse demeurera toujours sans égale — ou sans équivalente.

Tout avenir prospecté, on aboutit à ceci :

1. Les garde-temps ne changeront guère ces prochaines années.
2. L'évolution tend à la suppression de l'entretien; quant aux réparations, elles prendront de plus en plus la forme d'échanges-standard.

Mais une question mérite de retenir l'attention. Elle conditionne l'avenir. Où en est la montre électronique ?

Vocabulaire

Le mot électronique est passe-partout. Lorsqu'on parle de montre électronique, le mot a deux sens. D'une part, la montre électronique au sens exact du terme; elle en est encore au stade de la recherche fondamentale. D'autre part, la montre électromécanique, dite à diapason par les techniciens, et souvent qualifiée à tort d'électronique par les autres; elle est depuis longtemps en vente sur le marché. En ce qui concerne la montre électronique, au sens exact du terme, il s'agit d'étudier les composants (résonateur, transistors, circuits intégrés), les sous-ensembles (tels l'oscillateur, l'affichage, etc.) et leur synthèse, nécessaire au fonctionnement d'un garde-temps. La recherche doit bien sûr porter également sur les possibilités offertes par certains éléments (silicium et verre par ex.) — sans parler des problèmes technologiques posés par la nécessaire miniaturisation. On ne saurait prévoir aujourd'hui si toutes ces recherches aboutiront. Aussi le rapport conclut : on ne peut précisément savoir si, comment et quand la montre électronique pourra être fabriquée » (p. 32).

La montre électro-mécanique

Vous vous êtes peut-être demandé l'intérêt que pouvait offrir une montre à pile. Quand on entend, par exemple, la publicité radiophonique d'Europe N° 1, vanter la montre Lip, à pile interchangeable, qui ne se remplace que tous les deux ans, on se dit : quelle

peut être la supériorité d'une montre à pile interchangeable quand la montre automatique est au point depuis longtemps ? Et pourtant le succès de cette montre à diapason, en France, est considérable. Il fallait bien que la F.H. s'interroge sur ce point. Quelles sont les particularités de la montre à diapason ?

Elle consiste en un résonateur à fréquence acoustique, entretenu par une pile; l'affichage se fait par transmission directe de son mouvement aux rouages et aux aiguilles. Outre que l'absence du pivot de balancier et la simplification des rouages lèvent les problèmes de lubrification et de résistance, la montre à diapason offre par rapport à la montre mécanique l'avantage d'une plus grande précision (elle ne dépend pas de réglages, toujours provisoires). Quant à l'inconvénient représenté par la pile, que Lip garantit actuellement pour 18 mois, il aura déjà en grande partie disparu dans quelques années quand la durée d'utilisation sera prolongée jusqu'à trois, voire cinq ans.

Le renouvellement des stocks de piles peut poser, paraît-il, nous citons le style même du rapport « de difficiles problèmes logistiques d'approvisionnement » toujours est-il que le service après vente représenté par la fourniture de piles est plus facile à mettre sur pied que des centres de réparation pour montres mécaniques, dont les modèles classiques comportent environ 130 pièces.

D'où la nécessité pour l'horlogerie de pousser la recherche fondamentale, par exemple le résonateur (horloges à quartz) et de développer de manière plus décidée le Centre électronique horloger à Neuchâtel, d'ailleurs animé par des techniciens (re)venus des Etats-Unis. La création, en collaboration avec le groupe Philip d'une société de recherche en électronique (Fasec S.A.) s'inscrit dans cette ligne.

La commercialisation

A l'origine, l'industrie suisse de la montre alimentait le 60 % du marché mondial. On s'est fixé, il y a quelques années, dans les organisations horlogères, pour but de ne pas descendre en dessous de 45 %. Or les dimensions du marché vont s'élargir encore : il est estimé à 170 millions de pièces pour 1975 (112 en 1964). Sera-ce au profit exclusif ou même relatif de la Suisse ? La concurrence japonaise, américaine, russe se fait toujours plus pressante.

Le Groupe d'études prospectives propose en ce qui concerne la commercialisation de tirer parti :

Tourisme (suite)

Les bénéfices du Club

Le camp de Montalivet recevait en permanence tout au long du mois d'août 1500 personnes. En Suisse romande, un lit d'hôtel, c'est le chiffre le plus bas possible, exige un investissement immobilier de 8000 francs. Pour loger 1500 personnes, dans des conditions sommaires, mais entre des murs faits en dur, il faudrait investir au minimum 12 millions. Au Club, on dresse des tentes, que M. Trigano-dentes-Trigano, se plait à vendre à M. Trigano-du-Club Méditerranée. Dans ces conditions, c'est une affaire toute toile dehors. Mais là encore, les apparences trompent. Les installations provisoires, démontables ne sont pas toujours, à la longue, les plus rentables. Les bénéfices sont donc tirés, pour une bonne part, d'une autre source : d'une nouvelle conception des services.

Imaginez : 1500 personnes font elles-mêmes leur chambre, dorment dans leur sac de couchage ou leur propre literie, utilisent leurs serviettes, etc. Imaginez 1500 personnes, nourries dans le même local en deux services et demi, et ravitaillées par un personnel non qualifié et peu payé, des étudiants qui, au pas de course, sur la desserte d'une grande table de huit personnes, lâchent les plats à la débrouille-vous vous-mêmes. Ces 1500 personnes, logez-les, servez-les maintenant dans les conditions ordinaires de nos

pensions et hôtels. Et calculez la différence des prix de revient.

Combien y a-t-il d'heures dans la journée d'un vacancier ?

L'intelligence des dirigeants du Club Méditerranée fait qu'ils ont su partager avec leurs membres les formidables économies d'exploitation ainsi réalisées. Ils ne poussent pas très loin la réduction des prix, mais ils offrent gratuitement des prestations que l'on ne trouve pas ailleurs. Une très vaste garderie, des moniteurs pour s'occuper des enfants, pour les faire manger à midi et le soir; gratuits, les jeux, les soirées dansantes, le cinéma, le théâtre, la jouissance de la bibliothèque (fort pauvre, il est vrai), les concerts de musique classique par disques stéréo ou de jazz; des moniteurs sportifs sont à votre disposition, une infirmerie, etc.

L'idée simple et géniale à la fois, c'est d'avoir envisagé la journée d'une famille en vacances dans sa totalité. Le tourisme d'hier ne retenait que les heures passées à dormir ou manger, les autres distractions étant offertes chaque fois au prix fort par des commerçants spécialisés. Le Club offre une gamme de services (sans jamais les imposer) qui s'étendent sur vingt-quatre heures. Il les fait payer, certes, nous avons vu comment; mais son calcul demeure avan-

tageux. Supposez qu'à des familles de skieurs vous fassiez cette proposition : pas de literie fournie, pas de service dans les chambres, restaurant self-service, prix de pension moyen, mais « en échange » libre parcours sur tous les monte-pente et téléphériques. Le choix de la majorité ne ferait pas de doute.

En Suisse romande

Le tourisme d'été pour les pays non-méditerranéens, où l'on ne sait jamais s'il pleuvra en juillet et en août, exigerait précisément une organisation intelligente des loisirs; quand on veut donner une image de l'ennui, on pense à un jour de pluie dans une pension de famille; il y aurait pourtant mieux à faire; précisément, ces livres, ces disques, ces films, ces jeux, auxquels nous n'avons pas de temps à consacrer, à l'ordinaire de nos journées, ils devraient être là, à notre disposition, au bon moment.

Le tourisme des villes de congrès, le tourisme des stations de luxe peut chercher, dans la vieille tradition, à écrêmer longtemps encore les revenus supérieurs de la clientèle européenne ou mondiale. Mais le tourisme qui intéresse, de manière vitale, certaines régions économiquement pauvres du pays, bien situées sans qu'elles soient rangées parmi les sites de classe internationale, ce tourisme-là sera obligé d'innover. Non pas inventer : les trouvailles ont déjà

Le chant du Dauphiné

— des activités de loisirs (montres de plongée, chronographes, etc.)
— des revenus croissants dont dispose la jeunesse
— des désirs latents, non-utilitaires (montre-bijou). Les populations en voie de développement de leur côté auront besoin de garde-temps (robustes mais « non pas laids ») pour être à l'heure à l'école et au travail, et pour affirmer leur standing. Et puisque le Tiers-Monde ne peut payer en devises, on abordera le marché par le dedans, ce qui ne manquera pas de passer pour une contribution à l'industrialisation.

Concentration

Comment venir à bout de telles tâches ?

Le Groupe d'études préconise la concentration de la fabrication, sous l'égide de l'ASUAG (société générale de l'horlogerie suisse S.A.), holding constituée en 1931 par les horlogers, les banques et la Confédération et contrôlant Ebauches S.A. et les fabricants des parties réglantes; une collaboration devrait en particulier s'établir entre l'ASUAG et les principaux producteurs de la montre terminée. La coordination ne suffira pas. La concentration des entreprises sera nécessaire.

On compte aujourd'hui 500 producteurs de la montre terminée, établisseurs ou manufactures. Ne survivront que ceux qui, réalisant un chiffre d'affaires d'au moins 150 millions de francs, pourront attirer des capitaux, étrangers à l'entreprise, pour financer leur développement technique et commercial.

Les exigences de la concentration risquent d'être brutales. Jusqu'en 1962, l'industrie horlogère a vécu dans un cocon protectionniste : des mesures législatives prises en 1934 et à peine assouplies en 1951 lui donnaient l'illusion d'une sécurité¹.

Mais si la concentration a lieu selon les prévisions du groupe d'études prospectives de la F.H., comment se poseront les problèmes du transfert, du regroupement, du recyclage de la main-d'œuvre ?

L'affaire de la caisse de retraite Thorens a prouvé que ces questions sont souvent épineuses.

Aussi la concentration de l'industrie horlogère ne saurait se faire sans que les syndicats soient associés à toutes les études qui devront être entreprises pour la sauvegarde des intérêts de la main-d'œuvre ouvrière.

¹ Ces lignes sont écrites au moment où Bulova Watch Co. de New York absorbe la manufacture Universal à Genève. La concentration de l'horlogerie se fera-t-elle au profit du pays, sur le plan suisse d'abord, ou marquera-t-elle encore un progrès de notre américanisation ?

étées faites, par d'autres. Mais innover par rapport à nos habitudes.

Il est significatif de remarquer que dans la commission extra-parlementaire vaudoise siégeait, en écrasante majorité, des représentants des grandes villes touristiques, des chemins de fer, plusieurs porte-parole des associations officielles des hôteliers, des cafetiers et des offices de tourisme. Aussi les problèmes de la modernisation de nos moyens de transport, de la rénovation des hôtels sont-ils consciencieusement abordés. Mais faute de spécialistes de l'organisation des loisirs, le tourisme social et moderne n'est guère analysé. En introduction à cet article, nous demandions : le tourisme peut-il nous apporter autre chose que des francs ?

Il peut, en dehors des avantages économiques, être une sorte de banc d'essai pour résoudre des problèmes qui ne trouveront que plus lentement dans le quotidien une solution : urbanisme, nous l'avons dit; il faut ajouter : loisirs intelligents. Les mots « maison de la culture » ou « éducation permanente » sont lourds à digérer; mieux vaut les éviter. Mais sans pédanterie et sans contrainte, les villages de vacances pourraient nous offrir une traduction légère, agréable de cette culture-là.

Et il faut mettre dans le tourisme bien compris de grands espoirs.

Poète ou poëtesse ?

René Zosso, diseur, et Cherpillod, faiseur, présentent à Grenoble l'œuvre de J.-P. Schlunegger. Auditoire restreint : sculpteurs, musiciens, poètes, nous sommes entre nous, à vrai dire un peu trop. Auditoire restreint, mais accueil large. A Grenoble, on ne pense pas que le génie français s'inscrive dans le seul hexagone. L'horloge littéraire y sonne l'heure européenne. Pour qui sait les difficultés, ici, des échanges de canton à canton, la surprise est heureuse. Animé par Andrée Appercelle, le groupe de la Licorne, avec de modestes moyens organisait deux expositions. Bref je suis rentré, saoul de poésie, dans ma sérieuse et prosaïque patrie. Avec un souci toutefois : allais-je pouvoir d'ici saluer mes semblables du Dauphiné ? Inquiétude vaine : je n'ai pas, Dieu merci, à leur rendre une politesse, mais justice. A Grenoble il y a des poètes. Très différents de leurs homologues romands, sans s'y perdre ils s'ouvrent au monde. « Ils », ai-je dit. Et c'est de femmes qu'il s'agit. Notre vocabulaire est pourri par l'androcratie. Entre deux appellations j'hésite : poète ou poëtesse ? Une poëtesse, on sait ce que c'est : ça écrit avec une fleur — de préférence alpine — qui se trempe dans un encrier de rosée. Abominable célestude. Andrée Barret et Andrée Appercelle ne travaillent pas dans la diaphanité. On ne leur apprend pas que l'homme, plus qu'avec la soldanelle, voisine avec le pisserit. Cela signifierait-il qu'elles confondent le quotidien et le vulgaire ? Non, simplement elles sont du côté de chacun. Leurs voies d'approche pourtant diffèrent sensiblement.

Je ou vous ?

En me tendant son livre « Ville »¹, Andrée Appercelle me dit que je ne l'aimerais pas de sitôt. Elle se trompait. J'avais instruit devant elle, il est vrai, le procès du populisme. C'est, avec un découpage rythmique à mon sens parfois discutable, l'autre défaut de son ouvrage. Au lieu d'avoir l'orgueil dément du créateur, le poète, feinte ou réelle humilité, peut ne se vouloir qu'appareil enregistreur. Reste qu'il enregistre exclusivement ce qu'il vit.

Andrée Appercelle a peut-être tort — poétiquement tout, bien sûr — d'écouter ses bons sentiments : le cœur est plus profond que cette gentillesse. « Ville » pourtant ne manque pas de charme : cet univers des apparences, ou mieux de la réalité mineure, offre l'envers d'une cité : Grenoble tremblotant, en proie à la fascination de l'Isère, serpent noir mangeur de reflets.

Andrée Barret n'est pas titulaire d'un moi qu'elle proposerait arrogamment à l'édification de la foule. Pas trace chez elle d'orgueil, ce poison des archanges. De la lignée de Louise Labbé et de Marceline Desbordes, ce n'est pas un monstre sacré, mais une personne exemplaire. Ecoutez cette voix de la passion déchirante :

« Si tu m'aimais...
... De quel pas je viendrais la cognée à la main
Te supplier de me tailler à ton plaisir
Et de brûler mes branches
De couper mes racines
De me rendre pareille au troène et au buis². »

¹ Chez Marc Pessin, Grenoble.

Cherpillod

² Chez Pierre-Jean Oswald, Honfleur.

Rue de la Poste

Passent les petits vieux
le bruit des étudiants,
les maisons forment un ru
où coulent les voitures,
et les toitures moussues
ont perdu la mémoire.
Mais bien avant le soir
et jusqu'à fin de nuit,
toutes les dix minutes,
les abeilles à talons
espèrent le client.
Les escaliers polis
par ce lent va-et-vient
sont figés de sommeil.
Sexes et billets s'échangent
le temps d'une gauloise.

Et l'homme un peu honteux
essuie d'un coup de langue
une odeur de bazar
restée collée aux lèvres :
un rêve de framboise.

Andrée Appercelle

Ce n'est pas à l'école d'empêcher le monde de changer...

On parle toujours des structures de l'école. Plus rarement du contenu de l'enseignement. L'article que nous avons publié dans notre dernier numéro sur la prétendue décadence de l'école a inspiré quelques réflexions à un maître lausannois. Nous jugeons utile de donner des extraits essentiels de sa lettre.

« Alors que l'école secondaire commence encore à 10 ans, et que les options restent fixées fondamentalement après deux ans, on crie déjà à la décadence. Je voudrais bien, non pas les voir faire maintenant un bachot, ce qui serait trop cruel, mais ressusciter les merveilleux bacheliers, cultivés et distingués qu'ils furent, ceux qui ne cessent de parler de baisse du niveau. Finalement, cela ne signifie que ceci, c'est que les choses à savoir pour obtenir le bachot ne sont plus les mêmes. C'est là le drame : il vient de ce que le monde évolue, et, aux yeux de certains, il a tort. Alors l'Ecole devrait l'empêcher d'évoluer. Les prémisses admises, cela se tient logiquement.

Seulement il faudrait avoir le courage de formuler les prémisses : comme la civilisation européenne occidentale du XIX^e siècle, issue d'un monde gréco-romain, du christianisme et de la pensée scientifique est la seule civilisation valable, tout baccalaureat classique (laissons de côté le cas des élèves de formation scientifique) dont les exigences formelles ne sont plus celles de la fin du siècle passé est décadent. Les exigences formelles sont essentiellement un certain nombre de mots latins et grecs, beaucoup de noms propres de personnages (pas de lieux, vu le sort de la géographie chez nous...) et un bon paquet de termes abstraits dont on sait la définition par cœur. La culture, en somme...

Mais le monde a changé, très vite. Et il faut absolument ouvrir l'école sur des perspectives autres : le langage mathématique, l'évolution des sciences exactes, les civilisations non-européennes, les modes de pensée non-rationnelles, les sociétés non-capitalistes (ce dernier point est explosif). Quelques-uns veulent bien qu'on le fasse, à condition que ce soit en plus et non à la place des programmes anciens. Et on garde le bachot à dix-huit ans. En gros, c'est l'attitude des autorités scolaires et des maîtres eux-mêmes jusqu'à maintenant, ou à tout récemment. D'où nos programmes suralimentés. Et malgré cela on parle de baisse de niveau. Mais on devrait comprendre qu'un gymnasien à qui on offre un menu quatre ou cinq fois plus copieux qu'il y a seulement vingt ans ne peut digérer, disons que la moitié, ce qui fait toujours deux fois plus que ses aînés ! Alors il faudrait choisir. Mais qui choisir ?

» Au fait, il n'est pas étonnant que ceux qui ne veulent pas que le bachot change, parce que l'Ecole ne doit pas changer, soient ceux-là mêmes qui n'aiment pas voir le monde évoluer. A l'Ecole d'autrefois, je veux dire à l'Ecole secondaire et à l'Université, on savait qui y allait. L'origine des élèves était immuable comme les programmes, les lectures, les sujets de dissertation, et la culture si bien dénommée générale. Le nouveau public appelle un nouveau programme, et réciproquement. Hélas, nous sommes dans un pays où nouveau est un adjectif suspect, et l'on flaire la décadence, sinon la subversion...

» Un mot encore, pour terminer : tout cela est triste, mais assez explicable dans un contexte social général, dans une certaine armature mentale nationale. Mais qu'on trouve ce réflexe jusque dans les enseignants, et notamment les enseignants universitaires, et fréquemment, ça, c'est pis que triste, c'est grave. Mais c'est une autre histoire... »

R. P.